

LA SCIE,

Tous ceux qui voudraient s'abonner à *La Scie*, peuvent le faire en s'adressant au propriétaire et en payant \$1.00 par année, ou \$0.50 pour six mois. Le tout d'avance.

LA SCIE

Castigat ridendo moros.

LA SCIE

paraît le JEUDI de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée franco, à

L. P. NORMAND.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

Mémoires d'un Anglophobe.

Jusqu'à présent la rédaction de la *Scie* a toujours ménagé le *Beau sexe* comme la prunelle de son œil, mais il est certains devoirs que tout journaliste consciencieux est obligé de remplir quelques désagréables qu'ils puissent être. C'est pourquoi nous commencerons dès aujourd'hui à faire les menaces les plus fortes à tous nos jolis minois qui se donnent quelquefois la fantaisie absurde de sacrifier notre belle langue française au dar langage de la Grande Bretagne. Ainsi mes dames et mesdemoiselles, c'est entendu, soyez sur vos gardes; s'il nous arrive de parsemer notre conversation de mots anglais, malheur à nous, la *Scie* aiguîsiera ses dents pour l'occasion, et tout en nous rendant service vengera de la manière la plus cruelle la langue française, dont les nombreux Rédacteurs de la *Scie* sont avant tout les chevaliers; ce faisant nous montreront un des côtés sérieux de notre journal.

Vous vous rappelez sans doute des magnifiques paroles de ce personnage du drame intitulé *Le voyage de Perrichon*:

“Pour moi la langue française, — est une dame de haute qualité, disait-il, je la salue partout où je la rencontre, et je soufflète sans miséricorde celui qui l'insulte ou qui éclabousse sa robe.”

Eh bien! ces mots nous rappellent notre devoir, et coûte qui coûte nous le remplirons.

Cependant par un excès de chanté nous donnerons ici une liste, bien incomplète il est vrai, des mots anglais usités par tout de jolies bouches, espérant de ne plus les rencontrer sur notre passage.

10. Apportez-moi donc mon *hat* (chapeau.)

20. Mais, monsieur, comment avez-vous pu obtenir un *leave* (une permission) pour partir?

30. Où avez-vous donc acheté cette *shape* (forme de chapeau) qu'elle est gentille!

40. J'aime à surprendre le coiffage de mon amant, sous mon *cloud* (*usage* ou cache-nez.)

50. Ma cousine seule a le talent de bien porter les *hoops* (corceaux, crinolines.)

60. Que j'aime les *stout fellows* (les hommes de belle taille.)

70. La marchande de la rue... vend de très jolis *net* (résilles.)

80. Hélas, que c'est ennuyeux, que c'est *dole* (triste.)

Tolle et Legé.

Fin tragique d'un cigare

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Lecteurs, je ne ferai pas comme certains pédants qui croient embellir leur histoire en vantant leur naissance, leur position et toutes leurs autres qualités plus ou moins problématiques; je le dirai franchement, je ne suis pas de ces cigares vantés, nés sur les bords du Bosphore, de James river ou dans les plaines dorées de l'île de Cuba. Ma naissance est très obscure.

Un bon matin je me trouvais tout d'un coup rangé avec une vingtaine de mes compagnons sur les tablettes d'un fabricant de cigares à deux sous. Le lendemain j'étais pressé, emballé, et je partais en destination pour Québec.

Ici commencent mes infortunes. Après avoir passé de longues journées au fond d'une caisse malpropre, sans air et sans lumière, je me vis forcé de m'étaler au grand jour dans une vitrine de la côte Lamontagne, exposé aux rayons d'un soleil qui me brûlait les os; je perdis le peu de suc et de vigueur qui me restaient; je fus mis au rang des cigares d'un sou.

Heureusement qu'il se trouva un acheteur assez compatissant pour prendre pitié de mes souffrances. C'était un poète, un musicien, un chanteur, un traducteur, un professeur de langues, un algébriste, un penseur, un bachelier-ès-lettres, un membre d'une foule de sociétés savantes;

c'était un français, c'était tout ce que vous voudrez, ou plutôt c'était... M. Emmanuel Blain. J'appris facilement tous ces détails, car il les racontait à tout le monde, même à mon tabaciste qui ouvrait de grands yeux et dressait les oreilles d'admiration.

Après m'avoir marchandé pendant quelque temps (ce monsieur est très-économique), il se décida, m'acheta, prit une allumette et m'alluma; puis il me mit en contact avec des dents, des lèvres, et une moustache de même couleur que moi: je me trouvais presque en pays de connaissance. Il sortit. Le temps était magnifique; la brise était parfumée; j'étais au comble du bonheur. Hélas! ma joie devait être de courte durée.

A peine mon nouveau possesseur avait-il fait quelques pas dans la rue Lamontagne, qu'il fit rencontre d'un autre personnage que je reconnus tout de suite pour un autre français, (on les reconnaît tous au premier abord, ceci soit dit sans malice aucune). Je m'attendais voir ces deux compatriotes échanger une vigoureuse poignée de main; je me trompai. A la conversation qui s'engagea et qui, entre parenthèse, était parsemée de: *chenapan, sacripant, vaurien, gueux, voyou, lâche, poltron*, et mille autres gracieusetés semblables, je m'aperçus que mes deux individus n'étaient pas de ces meilleurs amis. Je fus tiré de mes réflexions par une commotion qui me fit jeter mille étincelles. Mon possesseur venait d'être frappé à la joue.

“Un soufflet! pensai-je, un soufflet à un français! il faut du sang pour laver un pareil outrage!” Je connaissais le caractère chevaleresque du peuple français, et je savais d'ailleurs qu'un homme d'honneur, de quelque race qu'il soit, a toujours pour principe ce beau vers de Victor Hugo:

Point de tête plutôt qu'une souillure au front!

Je m'attendais donc à ce que M. Blain demandât une réparation immédiate.